

Hubert Hervé

La fille au chapeau rouge
sur la route enneigée



ROMAN

ÉDITIONS
MANÉ
HUILY

La fille au chapeau rouge sur la route enneigée

Une musique, presque en sourdine se fait entendre : Tosca. Les bateaux sur la mer avancent en silence comme un ballet animé par la magnificence de Puccini. La mort n'a rien à faire dans ce décor idyllique mais existe-t-il un lieu où elle n'est pas chez elle ? Un bruit d'entrechoquement de vaisselle trouble un instant l'harmonie. Debout, une tasse à la main Elle contemple la mer dans un peignoir blanc, une cigarette fichée entre ses lèvres. Elle a senti ma présence et me regarde étonnée. Je n'ai plus le choix. J'avance vers elle. Son visage devient un masque de terreur, la cigarette tombe sur son peignoir. Quand j'entre le couteau dans sa chair, la douleur lui fait lâcher un cri. Elle s'effondre sur le marbre blanc qui rapidement se couvre de rouge.

Judith Escolan est Sabrina Patural romancière à succès assassinée dans sa maison de Pen er Men en Arradon un beau matin de mai. Est-ce la passion, la cupidité, son œuvre, une erreur sur la personne ou l'histoire de sa famille marquée par celle du monde aux pires heures de la Shoah qui a armé l'assassin ? Autant de pistes pour Émile Lacontelli.

Hubert Hervé est l'auteur d'une dizaine de romans policiers dont *Les cassures infantiles* et *In nomine patris*. Il partage, aujourd'hui sa vie entre Rennes et les rivages du golfe du Morbihan qui inspirent ses ouvrages.

19 €

ISBN 979-10-96468-71-3

Éditions Mané Huily
www.editionsmanehuily.com



9 791096 468713

La fille au chapeau rouge sur la route enneigée

DU MÊME AUTEUR
aux éditions Mané Huily

Émile Lacontelli:

LES CASSURES INFANTILES, 2012, 2021
IN NOMINE PATRIS, 2013, 2019
LA SOUILLURE DE L'HERMINE, 2014
LA CHIMÈRE, 2015, 2021
LES ÉGARÉES, 2016
CETTE VIE QUI DURE L'ESPACE D'UN CRI, 2017, 2020
LE RETOUR DES MARIE MORGANE, 2018
UN RAI DE SOLEIL SUR LE FLOT GLACÉ, 2019, 2022
UN DERNIER BRUISSEMENT D'AILLES, 2020

Récit:

CONDAMNÉ AU SECRET, 2016

Chroniques ordinaires de la vie rennaise:

OSCAR, 2014
CLAIRE, 2019

Hubert Hervé

La fille au chapeau rouge sur la route enneigée

Roman

Éditions Mané Huily

© Éditions Mané Huily, 2022.

Pour Suzanne

Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire...

Jean Ferrat - *Nuit et brouillard*

*L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes,
elle se construit et se transforme tout au long de l'existence.*

Amin Maalouf

Lundi 24 mai 2022, 12 heures 30

Elle n'a pas répondu à mon appel, elle est absente, mais j'ai préféré vérifier. Elle doit être partie faire les courses en prévision du repas de ce soir, son repas d'anniversaire! C'est le bon moment pour moi. Pourtant, la voiture est là, garée devant le parterre de fleurs. Elle aura trouvé quelqu'un pour l'emmener au supermarché. Comme à son habitude, elle a laissé la grille ouverte, la porte du garage également. Elle pourrait fermer quand elle s'absente, surtout aujourd'hui... Elle n'a aucun sens du risque qu'elle prend. Sans doute n'y a-t-elle même pas songé. Enfin, sa légèreté me facilitera la tâche. Je n'aurai pas à forcer le passage comme je le pensais. Je dois passer à travers un mélange hétéroclite : meubles, cartons vides, une annexe de bateau, un vélo de femme. Un couloir blanc mène à un salon d'où l'on voit la mer et les îles à travers une large baie vitrée. La maison est silencieuse... Non, une musique, très légère, presque en sourdine se fait entendre. Une voix sur la musique... Il s'agit d'opéra... Oui, c'est ça : Tosca. Ce chant, cette musique créent une atmosphère douce, apaisante. Les bateaux sur la mer avancent en silence comme un ballet animé par la magnificence de

Puccini. Mais cette musique signifie qu'elle est là ! Sur la gauche : un bruit d'entrechoquement de vaisselle. Que s'est-il passé, elle a bouleversé ses projets ? Je dois faire machine arrière en retournant sur mes pas, ce n'est plus possible. Il ne faut pas qu'elle me voie avec ce matériel, elle comprendrait tout de suite. Trois pas : la porte vitrée s'ouvre brusquement. Elle me regarde ébaubie, dans un peignoir blanc, une cigarette fichée entre les lèvres. C'est trop tard, il faut faire face.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Je n'ai plus le choix. J'avance vers elle l'air menaçant. Un éclair dans ses yeux m'indique qu'elle a compris. Son visage s'habille d'un masque de terreur. La cigarette tombe sur son peignoir quand je suis face à elle. Il me faut maintenant aller jusqu'au bout. Elle recule, je la suis au plus près. Nous sommes au milieu de la cuisine, Tosca poursuit sa marche inexorable vers la mort, nous également car je sais maintenant que c'est la seule issue possible. Il semble que la mort n'ait rien à faire dans ce décor idyllique, mais existe-t-il un lieu où elle n'est pas chez elle ? J'attrape un long couteau effilé sur le présentoir. Elle jette un regard éperdu autour d'elle à la recherche vaine d'une protection, sans doute, ou d'une arme de défense. Elle tente de me repousser des deux bras quand j'entre le couteau dans sa chair. La douleur lui fait lâcher un cri. Elle s'effondre sur le marbre blanc qui rapidement se couvre de rouge.

*

L'autoroute est peu encombrée, quelques camions: ce lundi, la route appartient aux professionnels. Honorine est plongée dans ses pensées, Carine concentrée sur la conduite. Elles ont déjeuné d'un sandwich et peu échangé depuis Auray.

– Je sais que ce n'est pas légal, mais si je le serre, ce mec, je m'en occupe seule. Je lui fais la peau.

– Je peux comprendre, mais en effet ce n'est pas légal et tu serais condamnée.

– J'm'en cogne.

– Arrête Honorine ou je fais demi-tour. Si on le chope, on l'arrête et il passera par la case justice. Tu seras amenée à témoigner et c'est alors que tu pourras assouvir ta vengeance. On laisse la loi du talion de côté. Si tu fais ce que tu viens de dire, tu t'avilis en entrant dans l'univers de violence imposé par ce type. Tu te mets à son niveau. Tu le laisses édicter les règles et tu entres en barbarie: la mort, la sauvagerie... Ce n'est pas toi, c'est ce que tu combats, non?

– Tu n'imagines pas ce qu'il m'a fait, ce salaud: Lucien c'était mon frère et plus que cela, il était la moitié de moi. On était très fusionnels, on partageait tout. Il ne se passe pas un jour sans que je pense à lui, sans que je voie son visage. Cette ordure l'a tué et m'a détruite. Il a pris la vie de Lucien et de six autres gamins du même âge. Tu imagines? Je sais qu'on ne doit pas faire justice, je connais la loi, j'suis pas pandore pour rien. Mais c'est ancré là, Carine.

– Elle se frappe le front – Ça m'bouffe depuis des années, je rêve de le buter. Alors... quand il sera en vue, éloignez-moi, sinon je n'pourrai pas m'en empêcher.

– C’est pour ça que tu as voulu venir à Bénodet ?

– Non, je veux rencontrer Mattéo et l’écouter pour mieux connaître ce monstre. Appréhender sa manière d’entrer en contact et de procéder pour annihiler les défenses des gens. Je veux comprendre. Je pense que ce type est doué d’un pouvoir sur les autres personnes. Il a la capacité à capter leur attention et endormir leur méfiance. Et je suis sûr que les gendarmes de Bénodet n’ont pas tout cerné. Je veux comprendre ce meurtrier et si possible référencer ses codes et rituels. C’est la première fois que nous pouvons entendre quelqu’un qui a eu affaire à lui.

– Établir son profil...

– C’est ça.

*

Pour fêter son anniversaire avec Frédéric, Émile s’est déchargé de toute contrainte. L’après-midi débute par un déjeuner à la terrasse de l’Assiette, face au petit port de Saint-Goustan sous un ciel sans nuage. Carine et Honorine sont en route pour Bénodet, la période est calme : les affaires courantes attendront bien demain. La rìa de l’autre côté de la rue pavée renvoie des reflets d’argent. Ils ont tombé la veste et dénoué les cravates, emplis de la douce impression d’être en vacances.

– Je t’ai prévenu un peu tard, tu n’as pas eu de difficulté à te rendre libre ?

– Nous avons peu d’activité dans cette période. J’ai transféré les six rendez-vous de cet après-midi sur mon confrère. Il n’est pas débordé lui non plus.

– C’est encore mieux de ne pas travailler quand les autres le font. Le sentiment d’être un privilégié, c’est jouissif.

Frédéric sort un petit paquet recouvert de papier bleu et ceint d’un large ruban rouge, de la poche intérieure de sa veste suspendue au dossier de sa chaise.

– Tiens, Émile, c’est pour toi. Très bon anniversaire mon amour.

Le visage épanoui, les mains fébriles, il déchire le papier. Un écrin blanc...

– Un Mont Blanc roller! Ça me fait un immense plaisir.

– J’en suis heureux. Je sais qu’il te servira plus souvent que le stylo à plume...

– Que j’ai toujours sur moi. Mais c’est vrai que ce cadeau d’il y a un an est sous utilisé. Pourtant je suis très fier de le sortir, parfois.

– Jamais.

– Tu es injuste. En tout cas, celui-ci me sera très utile.

– Ainsi tu penseras plus souvent à moi...

– Injuste! Je pense à toi très souvent...

– Une fois par jour...

– Et cela dure 24 heures.

Cette phrase est un jeu entre eux qui, toujours, provoque leur rire. Mais cette fois ils sont interrompus par la sonnerie du téléphone d’Émile.

– C’est la gendarmerie, je dois répondre, dit-il d’un air contrarié.

– Joëlle! Qu’y a-t-il?

– ...

Son visage se creuse et son regard s’assombrit.

– À Arradon!

– ...

– Oui, je vois, à Pen er Men. Une maison face à la mer.

Bien, je m’y rends tout de suite.

Il se tourne vers Frédéric, peiné.

– Un meurtre, à Arradon. Une femme qui était seule dans sa maison. Un écrivain connu : Sabrina Patural.

– Écrivaine, – précise Frédéric regrettant aussitôt cette interruption pour une correction sans intérêt, – maintenant on dit écrivaine ou autrice, mais c’est sans importance.

– Merci de la précision, Monsieur le professeur. Désolé, mais je dois partir.

– On y va.

– On?

– Tes collaboratrices ne sont pas là. Je peux t’accompagner?

– Volontiers.

Une vingtaine de minutes plus tard, Lacontelli gare sa voiture devant la maison à côté d’un véhicule de la gendarmerie, d’un coupé de marque Lexus, et d’une ambulance. Trois hommes et une jeune femme en uniforme sont en train de prendre des empreintes et des photos. Lacontelli reconnaît Dorian Bouriau, son collègue vannetais.

– Bonjour Dorian. Alors? Qui vous a prévenus?

– Salut Émile. C’est la factrice. – Il tend le bras vers la morte qui baigne dans son sang sur le sol en marbre de la cuisine. – La postière connaissait bien la victime, elle s’est permis d’entrer.

– Elle est toujours là ?

– Qui ?

– La postière.

– Non, elle est partie il y a une demi-heure, juste après notre arrivée.

– Tu as ses coordonnées ?

– Le numéro du bureau de Poste.

Amélie Nicolazo, trie du courrier quand son responsable l’appelle pour répondre au téléphone.

– Capitaine de gendarmerie Émile Lacontelli, je suis au domicile de madame Patural. Je dois recueillir votre témoignage. Pouvez-vous venir tout de suite ?

– D’ici une dizaine de minutes.

– Je vous attends.

En l’absence de médecin légiste, Frédéric examine le corps pour les premières constatations avant le transport vers la morgue.

– Elle a été poignardée en plein cœur, apparemment par un couteau à longue lame effilée. Peut-être un couteau de cuisine. Il faut un examen plus approfondi. À la vue de la flaque de sang et du début de rigidité du corps, je dirais que la mort remonte à deux heures environ.

– Autour de 12 heures 30 ?

Frédéric regarde sa montre.

– C’est cela, oui. Mais il s’agit d’une approximation.
– À quelle heure avez-vous été prévenus ?
– À 12 heures 34. Nous étions là un quart d’heure plus tard. La postière nous attendait devant sa voiture face à la maison. Elle était sous le choc.

– Cette femme vivait seule ?

– Oui. Mais au vu de sa notoriété, elle devait recevoir du monde.

– Je dirais qu’elle a la soixantaine. Elle habite ici depuis longtemps ?

– Selon la postière, elle était originaire de la région parisienne et habitait cette maison depuis une dizaine d’années.

Ils se sont installés dans le salon. Les ambulanciers ont chargé le corps de la défunte sur un brancard et la portent à l’ambulance. Une jeune femme d’une trentaine d’années environ, blonde, d’allure sportive en jean et blouson bleu marine, entre.

– Vous êtes madame Nicolazo, la postière ?

– Oui, M’sieur ! répond-elle en fixant deux yeux bleus et ronds sur le capitaine.

Lacontelli lui fait signe de s’asseoir.

– Vous connaissiez bien madame Patural ?

Elle s’est posée du bout des fesses sur une chaise du salon fixant toujours Lacontelli d’un regard inquiet.

– Escolan, Patural est son nom d’auteure, elle s’appelle Judith Escolan. Il nous arrivait de parler, elle m’offrait un café, c’était devenu un rituel.

– Vous aviez son accord pour entrer ?

– Oui, je lui remettais son courrier et nous discussions quelques minutes. Je crois qu’elle appréciait ce moment. Le café était prêt. Aujourd’hui, la porte était entrouverte, je l’ai poussée, puis j’ai appelé. C’est alors que j’ai remarqué un filet de sang sur le sol de la cuisine par l’entrebâillement de la porte. Je me suis avancée et je l’ai vue étalée sur le marbre. J’ai eu peur, je suis sortie et j’ai appelé les gendarmes.

– Elle aurait pu être toujours en vie ?

– Ça se voyait qu’elle était morte. Du sang était sorti de sa poitrine et elle était blanche.

– De quoi discutiez-vous avec elle ?

– De tout. Un peu de ses livres, elle m’en offrait toujours un dédicacé, souvent de peinture, de musique, elle adorait l’Opéra, et le jardin. Elle en avait un très beau, plein de fleurs rares. Des plantations d’Orient. Elle m’a dit plusieurs fois que les végétaux méditerranéens se plaisaient bien sous le climat d’ici. Elle m’a donné des plants.

– Un jardin qu’elle cultivait elle-même ?

– Oui, elle faisait faire les gros travaux par un paysagiste, mais c’est elle qui plantait et entretenait. Elle aurait pu avoir un jardinier, mais je crois qu’elle aimait beaucoup ça, ajoute-t-elle rêveuse.

– Elle vivait seule ?

– Oui. – La jeune femme lève les yeux au plafond, laisse s’écouler quelques secondes, puis regarde à nouveau Lacontelli. – Elle avait un ami.

– Un ami ?

– Oui, elle m'en a parlé et je l'ai vu plusieurs fois. C'était un homme marié.

– Vous pourriez me donner son nom?

Elle triture l'étoffe du bas de son chemisier, le regard un instant absent. Elle lève les yeux à nouveau au plafond :

– François Rochefort. Il est expert-comptable à Vannes. Un peu fané...

– Pourquoi dites-vous cela? Vous connaissez son âge?

– Non. Mais c'est l'impression qu'il donne. Il a des cheveux blancs. Il n'est donc pas très jeune.

– Détrompez-vous. Il arrive que des hommes d'à peine trente ans aient des cheveux blancs.

– Je l'ai juste entrevu une fois ou deux. Judith m'a dit qu'il était de sa génération, mais lui paraissait plus vieux.

– Vous étiez proches. Elle vous confiait des choses de sa vie intime?

– Proche, c'est peut-être excessif. Je pense qu'elle m'aimait bien. Elle aimait partager un moment devant un café. On riait ensemble. Il m'est arrivé de venir chez elle en dehors de mon travail, à sa demande. Une fois elle m'a invitée à déjeuner. Nous échangeons beaucoup. Elle m'a prodigué des conseils.

– À quel sujet?

– Sur ma vie personnelle et aussi sur la façon de m'habiller. Des conversations de filles.

– Voyez-vous d'autres choses à me dire sur madame Escolan?

– Non. Ça me fait bizarre de penser qu'avant-hier encore j'ai discuté avec elle en lui remettant un colis.

– Un colis! Vous savez ce que c'était?

– Des plants exotiques qu’elle avait commandés. Ça venait d’Israël. Je crois que c’était un avocatier. Elle s’était fait ce cadeau pour son anniversaire, c’était aujourd’hui.

– Son anniversaire ?

– Oui, elle me l’a dit quand je lui ai livré le colis.

– Elle était abonnée à certains journaux ?

– Le journal *Le Monde* et *Le Monde diplomatique* ainsi que *Ouest-France* et des revues littéraires. Elle commandait beaucoup sur internet, des livres souvent.

– Quel autre type de courrier recevait-elle régulièrement ?

– Comment ça, quel type de courrier ?

– Des lettres, des factures, des plis plus personnels ?

De quelle région ?

– Je ne surveillais pas son courrier.

– Non, mais vous avez pu remarquer des lettres plus régulières, d’une provenance précise. C’est pour mieux la connaître et pouvoir entrer en contact avec des proches. Des personnes qui pourraient peut-être nous mettre sur une piste permettant d’identifier son meurtrier.

– Il m’est arrivé plusieurs fois de lui distribuer des lettres venant de Monaco. Elle y connaissait une amie d’enfance. Elle me l’a dit mais ne m’en a jamais parlé vraiment. Je ne pourrais vous dire si cette femme comptait beaucoup pour elle.

Lacontelli continue et note les réponses de la jeune femme à propos du temps entre l’alerte et l’arrivée des gendarmes.

La factrice partie, Émile rejoint Frédéric assis sur la terrasse donnant sur la mer.

– C’est étonnant : une coïncidence.
– Quelle coïncidence ?
– Aujourd’hui, cette femme devait fêter son anniversaire, comme moi ! J’en ai encore pour un moment. Si tu souhaites rentrer, ne m’attends pas. Prends la voiture. Je me ferai raccompagner.

*

Honorine se gare dans la cour de la gendarmerie de Bénodet. L’adjudant Bernard Hirigoyen, un type petit et épais, cheveux très courts, yeux noirs, larges pommettes lui conférant une expression naturelle d’autorité, accueille les deux femmes gendarmes qui ont roulé en continu ne s’arrêtant que pour partager le volant.

– Bienvenue.

Elles ont un bref échange avec l’adjudant.

– J’ai prévenu le père de Mattéo, il n’ira pas au lycée cet après-midi. Je les ai convoqués à 14 heures.

*

Émile Lacontelli a continué une heure à inspecter la maison de la victime. À l’étage, une des chambres a été transformée en bureau. Dans un tiroir, il retire un passeport, quelques papiers, des notes manuscrites. Un des tiroirs est plein de feuilles couvertes d’une écriture fine difficilement lisible, il y a un carnet rouge type moleskine, il l’ouvre : la même écriture couvre les pages. Il le met dans la poche de sa veste.

Le passeport et la pièce d'identité trouvés dans le portefeuille qui était dans la poche d'un manteau, indiquent qu'elle est née le 24 mai 1960 à Paris septième arrondissement. Dans le portefeuille, il y a une somme de cinquante-sept euros en billets et pièces de monnaie, deux cartes bancaires de la Société Générale et quelques cartes de fidélité à des commerces.

Il y a aussi une photo sur laquelle est écrit : Samuel, 17 ans, avril 1992. Il s'agit du portrait d'un jeune homme souriant devant la mer, on y voit aussi un bout de côtes, des villas au milieu d'une verdure luxuriante, des pins, quelques palmiers, des cactus et une terre rougeâtre : « la Méditerranée, sans doute, se dit Lacontelli. »

Il quitte l'étage après avoir visité placards, commode, tiroirs et la table de nuit de la chambre. Il a mis les objets pouvant être des indices dans un grand sac de plastique : photos, portefeuille, passeport, journaux, courriers et livres de chevet. Au rez-de-chaussée, il remplit un second sac de photos, de factures et de papiers divers trouvés dans la cuisine, puis il s'adresse aux gendarmes de Vannes qui eux aussi ont inspecté les pièces du bas, le garage et la voiture :

- Vous n'avez pas trouvé de téléphone portable ?
- Non, Capitaine, mais voici son ordinateur.
- Vous avez regardé ?
- Nous n'avons pas les codes.
- Nous allons confier ça aux informaticiens, dit Lacontelli en glissant l'ordinateur portable dans un des sacs plastiques. Avant de quitter la maison, il passe un coup de fil à Carine Lemoine :

– Très bon anniversaire, Émile! – Elle a mis le haut-parleur. – Nous n’avons pas eu l’occasion de te le souhaiter.

– Vous êtes toujours à Bénodet?

– Nous rentrons, nous venons de passer Lorient.

– Rendez-vous dans mon bureau, dès que vous arrivez.

– Pourquoi?

– Pour un brief. Un meurtre à Arradon. Je quitte la maison de la victime. À tout à l’heure. Merci pour vos vœux.

Dans la voiture, Honorine jette un coup d’œil à Carine d’un air interrogateur.

– Oh là, il n’est pas de bon poil, le patron!

– Il n’était pas enchanté que nous venions à Bénodet et en plus, maintenant il a un meurtre sur les bras...

*

Jane Balin dans le canapé face à la baie vitrée ouverte sur la mer allume une Craven A d’un geste machinal. Le cendrier sur la table basse déborde de mégots. Elle ne prête aucune attention aux sons qui lui parviennent de l’extérieur: moteur de bateau, voix fortes et graves, cris aigus. Son cerveau fonctionne à plein régime. Il y a près de deux heures que la factrice lui a appris l’assassinat de Judith, son amie. Elle fut d’abord abasourdie puis rapidement anéantie. Un frisson d’effroi suivi de palpitations l’a traversée en un instant. Le corps exprime parfois ce que

la pensée n'a pas encore traduit. Comme lorsque la peur s'insinuait en elle dans une opération dangereuse. Elle sait gérer, d'abord par la respiration : longues inspirations et expirations régulières et contrôlées : « Il n'y a pas de raison que Judith soit victime d'un meurtre. » Ensuite elle s'est servi un Talisker bien tassé et a allumé une cigarette. Combien en a-t-elle fumé depuis ? Elle ne les a pas comptées, en tout cas il n'en reste que trois dans le paquet. Au fil des clopes, un scénario s'est imposé : ce n'est pas Judith qui devait mourir, c'est elle. Elle pioche une énième sèche et l'allume.

*

Marc Tallandier a terminé hier soir la lecture des nouvelles épreuves que lui avait envoyées la veille Sabrina Patural. Le livre est terminé et il a beaucoup aimé la fin. Rares sont les auteurs qui savent terminer un livre, laisser le lecteur sur une félicité qui les marque à jamais, une plénitude qui les lie aux lignes parcourues au point de les rendre fidèles et prosélytes. Il a pensé l'appeler ce matin pour lui dire son sentiment, mais les réunions s'étaient enchaînées. Il s'installe confortablement dans son bureau s'ouvrant sur le jardin du Luxembourg, allume un Roméo et Juliette et compose le numéro de l'écrivaine.

La sonnerie dure longtemps, sans réponse. Il laisse un message demandant qu'elle le rappelle et se plonge une seconde fois dans les dernières pages de ce roman qui n'a pas encore de titre. Il interrompt sa lecture un instant et le regard sur les flâneurs du jardin, il s'essaie à en imaginer un : *Les balbutiements de l'aurore* : trop onirique. *Le mauvais*

pas ou *Rupture*... «En tout cas, — se dit-il, — c'est bien parti pour un nouveau succès. Nous pourrions le sortir fin juin, il fera un excellent livre de vacances.» Ils ont tous les deux transformé quatre livres en événements littéraires et fait de Sabrina Patural une autrice à succès. Il est distrait de ses pensées par la sonnerie du téléphone :

— Marc Tallandier, je vous écoute.

— Capitaine Émile Lacontelli de la Brigade départementale de renseignements et d'investigations judiciaires du Morbihan.

— Oui, Capitaine. Que puis-je pour vous ? — Brusquement il prend conscience que Sabrina Patural vit dans le Morbihan. — Mon Dieu, c'est à propos de Sabrina Patural ?

— Oui, Monsieur, c'est bien ça. Elle est morte, assassinée.

*

Carine Lemoine et Honorine Poincarré viennent d'arriver dans le bureau de Lacontelli, satisfait et rassuré de les retrouver :

— J'ai parlé un moment avec son éditeur, Marc Tallandier. Il a reçu il y a deux jours son dernier manuscrit et il a tenté de l'appeler pour en discuter. Il est en train de rédiger une nécrologie pour la presse, il faut s'attendre à un déferlement de réactions de tous bords. Le commandant Keller va être sur les dents. Tallandier et certainement quelques auteurs, même si elle fréquentait peu les milieux littéraires, seront aux obsèques, ainsi qu'un représentant du ministère de la culture. La nouvelle vient de sortir sur les ondes et les réseaux sociaux. Elle était

une personnalité. Les regards vont se braquer sur nous. On sera sans doute sollicités pour des interviews. Bon ! On sait qu'elle vivait seule, un peu recluse, mais elle avait un amant marié qui possède un cabinet d'expert-comptable à Vannes. Elle avait une amie d'enfance à Monaco avec qui elle correspondait régulièrement. Morte assassinée le jour de ses soixante-deux ans !

– Ça fait peu de choses, dit Carine en épluchant un quartier de pomme sur une feuille de Sopalin.

– L'état civil nous indique que Judith Escolan avait un fils, Samuel dont j'ai trouvé la photo dans son portefeuille. Il est mort à l'âge de 24 ans en 2001. Elle avait aussi un frère : Gabriel, mort il y a deux ans. J'ai voulu contacter la veuve de ce frère en vous attendant mais n'y suis pas parvenu. Gabriel et sa femme Danielle ont eu un fils : Jacky qui doit avoir aujourd'hui trente-huit ans. La belle-sœur a disparu, du moins l'adresse que m'a donnée Turquet à qui j'ai confié les recherches n'est plus la bonne. Pas d'information non plus sur le neveu Jacky.

– Peut-être faut-il creuser un peu plus. Je peux m'en charger, dit Carine.

– Quant à son ami, François Rochefort, l'expert-comptable, nous l'interrogerons, bien sûr.

– Je peux m'en occuper et aussi questionner le voisinage. – propose Honorine. – C'est un bon moyen d'obtenir des informations sur les gens. Les voisins sont souvent bavards. Quand je pense que j'ai lu ses livres sans savoir qu'elle vivait si près. Sabrina Patural assassinée, ça va faire du bruit dans Landerneau !

– Arradon ! Du bruit dans Arradon.

– Il faut aussi pousser plus loin l'examen de sa maison, de ses documents et courriers. J'ai procédé à une première visite sommaire. Il y avait un ordinateur portable que j'ai confié au service informatique à Jean Michel Barbier mais pas de téléphone portable.

– On commence quand ?

– Maintenant, tout de suite.

– Il est déjà près de 18 heures. Les administrations, les mairies, par exemple vont être fermées.

– Bien sûr, on a perdu une demi-journée, dit Lacontelli d'une voix sombre en les regardant l'une et l'autre.

Honorine se ferme. Carine affronte le regard du capitaine :

– Émile, je te rappelle que tu nous as donné ton accord.

Que nous avons pu interroger, pour la première fois, une victime du massacreur des plages et que nous ramenons un portrait-robot qui pourra être apposé dans toutes les gendarmeries et tous les commissariats de police. Et, c'était inespéré : une action commune des deux structures se fera, peut-être, contre ce tueur en série. Même si notre hiérarchie ne veut pas prononcer ce vocable.

– D'accord, c'est une bonne chose et j'ai eu raison de vous laisser partir. – Carine regarde Honorine en haussant les sourcils. – Mais, il faut entrer maintenant dans cette enquête. Ce soir, nous commençons et nous ferons ce qui sera possible. Carine tu creuses du côté de la famille.

– Et Rochefort ? Je le contacte pour un rendez-vous ?

– Pas pour l'instant. Je veux mesurer son taux d'intégrité et de bonne foi. On attend demain pour voir s'il nous contacte de lui-même quand il aura pris connaissance du meurtre de sa maîtresse. À moins qu'il le sache

déjà, ce qui serait significatif. De toute façon, c'est un chef d'entreprise installé, je suis persuadé qu'il ne s'enfuira pas.

*

Les flics ont certainement établi des barrages. Il est loin maintenant. Il a dû s'enfuir au plus vite quand le gamin lui a échappé. Il allait changer d'apparence dès aujourd'hui car les flics ont dû établir un portrait-robot. Il a foncé droit vers l'est, sur l'autoroute. Il lui fallait mettre de la distance entre Bénodet et lui.

*

Son ordinateur portable ouvert s'est mis en veille. Elle reste lovée dans le fauteuil devant la table de travail, une cigarette se consume entre ses doigts jaunis. Elle repasse dans son esprit ce qu'elle avait vu sans y porter une grande importance il y a une heure et demie, alors qu'elle levait les yeux de son clavier pour puiser un peu d'inspiration dans le décor que lui offrait la large baie vitrée de son salon. Là où elle avait installé sa table de travail.

Un type vêtu d'un sweat à capuche avait amarré sa vedette, à l'avant et à l'arrière. C'est un peu flou dans son esprit. Il lui semble que quelqu'un de l'intérieur du bateau lui avait lancé un cordage pour arrimer l'arrière du navire. Elle n'en est pas sûre. Une dizaine de minutes plus tard, quand elle avait jeté un œil par la baie vitrée, le bateau n'était plus au ponton. Elle avait regardé la mer vers la pointe d'Arradon et vers la Truie. Elle croit se

rappeler une vedette blanche évoluant dans le courant en direction du port. Mais elle était trop loin pour être certaine qu'il s'agissait de celle qui avait accosté quelques minutes au ponton. C'est un réflexe, son esprit enregistre les données exactes de ce qu'elle voit et elle ne les oublie pas. Enfin, elle était très forte à cet exercice, il y a une vingtaine d'années. Aujourd'hui, son cerveau reste vif, mais les détails ne sont plus aussi précis. Et puis, elle pourra parler aux policiers de ce bateau même s'il n'a rien à voir avec la mort de Judith. Alors elle range ce souvenir et enchaîne sur une autre pensée.

*

Émile parle à nouveau avec la factrice :

– Nous n'avons pas trouvé de téléphone portable chez la victime. Je suis étonné qu'elle n'en possède pas.

– Si, bien sûr, elle en avait un. Je l'ai vue l'utiliser.

– Auriez-vous son numéro ?

– Non. Je n'ai que le numéro de son fixe.

– Nous le connaissons aussi...

– ... Vous m'avez demandé si je connaissais des amis de madame Escolan. Dans l'émotion, j'ai zappé madame Balin...

– Qui est madame Balin ?

– Sa voisine, Jane Balin. Elles étaient amies, très proches.

Les autres tentatives de prise de contact se sont presque toutes soldées par un échec en raison de l'heure

tardive. Carine a quand même pu joindre le médecin de Judith Escolan et a pris rendez-vous pour le lendemain matin.

– Il m’a appris que Judith Escolan avait perdu il y a plus de vingt ans dans un accident de montagne, un enfant de près de vingt-cinq ans et qu’elle en souffrait beaucoup au point de se faire prescrire des anxiolytiques et des somnifères parfois.

– Vingt et un ans exactement il s’agit de Samuel dont j’ai trouvé la photo.

Les trois gendarmes se partagent les documents rapportés de chez la victime. Lacontelli examine les photos tandis que les deux femmes prennent chacune la moitié des courriers et documents archivés.

Une lettre de son frère Gabriel attire l’attention de Carine.

– Le couple ne fonctionnait pas très bien. Gabriel s’épanche auprès de sa sœur des tensions qu’il vivait mal dans son couple et il évoque même une relation adultérine que sa femme aurait avec un collègue.

– C’est peut-être avec lui qu’elle vit depuis la mort de son mari.

– On ne sait pas quelle était sa profession. Pas plus d’ailleurs que celle de Gabriel.

– Ce serait pourtant un moyen de la retrouver.

Honorine lève la tête du dossier qu’elle consulte et porte son regard alternativement sur Émile et sur Carine :

– Si on éprouve tant de difficultés à localiser quelqu’un, c’est peut-être parce que cette personne ne veut

pas être débusquée et qu'elle met tout en œuvre pour échapper aux radars.

– Tu veux dire qu'elle le fait volontairement ?

– Oui, évidemment. On ne disparaît pas si facilement. Il semble qu'elle fasse tout pour qu'on ne les retrouve pas, elle et son garçon.

– Jacky ! oui, mais il a trente-huit ans tout de même, plus qu'un garçon il est un homme capable de voler de ses propres ailes. Donc, ce sont deux recherches que l'on effectue, Danielle d'une part et Jacky de l'autre. Tu as effectué des recherches sur internet concernant cet homme ?

– Oui, bien sûr. Comme pour sa mère, il n'y a rien le concernant.

– Étonnant, non ? Beaucoup de personnes évitent les réseaux sociaux et ne donnent pas prise à la toile sur leur personne. On peut comprendre que Danielle soit ainsi, mais chez les moins de trente ans, c'est plus rare. Vous ne trouvez pas bizarre qu'ils nous échappent ainsi ?

Émile, des photos en main, a l'air songeur :

– Étrange, en effet... Au dos de nombreuses photos, l'année et les personnes concernées sont notées. Samuel est signalé à plusieurs reprises.

– Montre-moi le fils, Émile, – demande curieuse Honorine. – Ouah ! Quel beau garçon !

Honorine a ramené Émile jusqu'au pied de son immeuble, à bord de sa 2cv Charleston qui tourne comme une horloge depuis que le moteur a été entièrement

changé par le carrossier Méaban dont l'apprenti avait omis de remplir le carter d'huile ¹.

– Tu es satisfaite ? demande Émile avant de sortir de l'auto.

– Pourquoi serais-je satisfaite ?

– Tu as pu faire établir un portrait-robot du tueur.

– Je serai satisfaite quand ce pourri sera mort et encore plus si c'est moi qui le crève.

– Ne parle pas ainsi. Je comprends que tu aies de la haine, mais, sans vouloir jouer les sermonnaires, la haine est une impasse.

– Il est là, tout le temps, même la nuit, dit-elle en se tapant le front.

– Je suis comme toi. J'ai des pulsions de colère, parfois de haine, mais chaque fois que j'ai lâché la bride à ces instincts, chaque fois je me suis abîmé. J'ai même failli perdre Frédéric à cause de mes tempêtes intérieures. Il sera arrêté ce type et grâce à toi. Il finira ses jours derrière les barreaux et c'est sans doute pire que la mort qui ne dure qu'un instant. Tu en sortiras sans l'avoir rejoint dans l'ignominie où il se repaît et où il veut t'entraîner. Ne lui donne pas la satisfaction de t'avilir.

*

La maison est silencieuse, les enfants sont chez leur père. Carine sait que Jean-François écrit là-haut dans la petite chambre qu'il s'est aménagée en bureau. Quand

¹ *Un dernier bruissement d'ailer* (éditions Mané Huily).

elle y entre, plusieurs minutes plus tard, après s'être longuement délassée sous la douche, il est toujours penché sur le clavier de son ordinateur portable. Elle embrasse ses cheveux, il se lève d'un coup et, surpris, fait tomber sa chaise, elle le pousse un peu brusquement vers l'alcôve avec en tête les paroles d'une chanson de Nougaro: « *Le lit arrive en avalanche...* »

*

Honorine et Lucien marchent vers la maison plantée sur le bord de la longue plage de sable fin. Une plage déserte. Ce n'est pas celle de Karujet, non. Le vent humide et froid y souffle fort et cependant la mer est calme: aucune vague, aucun oiseau criard mais des aboiements. Pourtant, ni elle ni Lucien n'ont aperçu de chiens. Ils doivent être plus loin, se dit-elle. La maison, une sorte de pagode de bois et de bambou sans vitre aux fenêtres est ouverte. Le vent violent fait battre la porte. Ils entrent. Dans la pièce principale, face à l'entrée, un lit. Le matelas est couvert d'un drap blanc immaculé. Lucien lui prend la main et l'entraîne vers la couche. Elle s'y allonge. Il retourne à la porte pour la fermer, puis vient s'allonger près d'elle. Elle a maintenant les paupières lourdes et toujours la main de Lucien dans la sienne. Elle n'entend plus le vent, son seul ressenti est la main chaude et ferme de son frère qui serre la sienne. Elle glisse voluptueusement dans un état de léthargie qu'elle qualifie d'accueillant et d'apaisant. Elle entend la respiration douce et régulière de Lucien. Soudain on frappe à la porte. Elle ouvre les yeux d'un

coup. Il est toujours endormi. Elle se lève doucement. On frappe de plus en plus fort. Elle ouvre. Judith Escolan se tient debout, sourire aux lèvres, un couteau ensanglanté à la main droite.

– Je l’ai tué, c’est fini, dit-elle.

– Qui ?

– Le massacreur, bien sûr. Il a voulu me planter, mais j’ai été plus rapide. Je le connais trop, depuis tant d’années... C’est pour lui que j’avais acheté cette maison en bord de mer. Je l’attendais.

Honorine est heureuse. Elle se retourne pour dire à Lucien que c’est fini. Sur le lit de drap, blanc est couché un squelette au sourire satanique. Un cri lui échappe. Elle s’éveille en nage, le souffle court : « Putain ! Ils ne finiront donc jamais, ces rêves à la con... »

Achevé d'imprimer en juin 2022
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy

Dépôt légal : juin 2022
Numéro d'impression : 205637
ISBN : 979-10-96468-71-3

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert